

# Quitte ou double

« Merde, c'est pas vrai ? J'arrive plus à suivre ! »

Ce constat frappe Eric en plein cœur, contrastant avec l'atmosphère du jour.

Il fait doux en cette fin d'été et les bords de Loire le charment comme à l'habitude. Il a toujours aimé la proximité de l'eau. Il aime chercher des yeux le héron craintif ou l'aigrette aux aguets, scruter la surface de l'eau dans l'espoir d'y voir nager un poisson.

Aujourd'hui sa compagne et sa mère marchent quelques pas devant lui. Les chiens trottinent autour d'eux, à l'affût de la moindre senteur qui titille leur truffe. Un tableau serein.

Jusqu'à ce choc : il n'arrive plus à suivre le rythme de sa mère et de sa compagne qui marchent pourtant à un train de sénateur.

Cela serait insignifiant si sa mère n'avait pas quatre-vingt ans et lui-même cinquante-cinq...

Il est donc à ce point affaibli ? Il ne dit rien et s'efforce de ne rien laisser paraître mais il est effondré et désespéré.

Ses jambes ont du mal à le porter, les chevilles gonflées par les oedèmes. Son ventre tendu, aussi rond qu'un ballon, déplace son centre de gravité et rend la marche difficile. Son souffle est court. Même un geste aussi basique que mettre un pied devant l'autre lui devient pénible. Lui qui, à vingt ans, regardait le ventre de quinques en se jurant de ne jamais se laisser aller ainsi ! Il imaginait alors pouvoir tout maîtriser...

Il ne reconnaît plus l'enveloppe charnelle dont il est prisonnier. Ce nombril proéminent, ce teint cireux et ces yeux jaunes appartiennent à un inconnu dont le miroir lui renvoie le reflet.

Il se bat contre le dysfonctionnement de ses organes tel un nageur luttant contre le courant. Interminablement il résiste mais la sérénité du rivage est inaccessible.

Son observance des prescriptions médicales est sans faille, il s'efforce de penser positivement mais le corps qui fut sien s'éloigne chaque jour un peu plus. Alors la noirceur l'envahit et son esprit ténébreux met en scène ses obsèques, imagine la réaction de ses proches et leur avenir sans lui. Il imagine le grand passage, se sent de plus en plus proche d'avoir la réponse à la grande question que se pose l'homme depuis toujours : « Vais-je m'éteindre comme une simple bougie ou bien m'élever au-dessus de mon propre corps avant de... »

Il se reprend aussitôt. Il ne veut pas aller plus loin sur ce terrain macabre. Si la résignation le gagne parfois, il refuse encore de se projeter dans l'au-delà.

Parfois, seul chez lui faute de pouvoir travailler, il revit ce qui fut pour lui un cataclysme.

Il se revoit immobile sur le trottoir devant cet immense hôpital en briques rouges. Les bruits de la capitale saturaien l'espace mais il n'entendait rien. Sonné.

Il était resté là un moment, immobile. Il n'arrivait même plus à penser. Le médecin venait de lui délivrer un uppercut sans même bouger de son fauteuil. Les mots résonnaient dans son esprit : « dix ans ; il vous reste environ dix ans...difficile à dire...chaque cas est différent... aucun traitement. Seul espoir à terme : une éventuelle greffe ».

Mais son esprit était resté bloqué sur les premiers mots. Eux seuls s'étaient imprimés durablement dans son esprit.

Ce choc, il l'avait bien cherché !

Il avait bien perçu la réticence du docteur à faire un pronostic mais il en avait besoin. Alors il avait insisté. Et la réponse le laissait groggy.

Intellectuellement, il voulait pouvoir anticiper, modifier sa façon de vivre en conséquence de la durée restante, agir...sans trop savoir ce qu'il mettait derrière ces termes. Il avait sans doute regardé trop de films.

A trente-cinq ans, il était censé avoir la vie devant lui... Finalement, de quoi aurait-il le temps avant de disparaître ?

Il avait regagné sa province comme un automate. Des heures de train, à essayer de reprendre pied et d'imaginer le reste de sa vie.

En une minute, un évènement traumatisant lui avait fait prendre conscience que la vie humaine est aussi fragile que celle d'un oiseau sur sa branche.

Arrivé à la maison, il avait fallu partager cette nouvelle avec sa compagne. Elle avait encaissé le coup et cherché les mots de réconfort : « le pire n'est jamais sûr...progrès de la médecine... ». Et la vie avait repris son cours.

C'est étonnant comme on s'habitue à vivre avec le pire. En apparence rien n'avait changé mais en lui la peur s'était installée. Il avait vécu dès lors avec une épée de Damoclès au-dessus de la tête. Il avait rejeté l'idée d'un deuxième enfant qu'il craignait de ne pouvoir accompagner aussi longtemps qu'il l'aurait souhaité. L'idée d'une fin programmée dans un futur relativement proche l'empêchait d'apprécier pleinement l'instant présent. Comme si, sans espoir, le bonheur lui était impossible. Il comptait les années qui passaient avec inquiétude. Le compte à rebours était engagé.

Il avait atteint puis dépassé les dix ans fatidiques. Petite victoire sur le sort. Son état de santé n'avait pas visiblement évolué. L'espoir pointait parfois le bout de son nez. Et si le spécialiste s'était trompé ? La biologie avait beau réaffirmer régulièrement le contraire, il aurait voulu y croire. Ce qu'il vivait comme un sursis éloignait souvent le spectre de la grande fauchuse.

Les années avaient passé.

Le quotidien s'imposait avec ses joies, ses peines et ses plaisirs. Il regardait avec amour et fierté grandir auprès de lui sa fille, jolie, éveillée, souriante.

Ce quotidien laissait place aussi à la banale usure du couple, accentuée parfois sans doute par l'exigence et l'impatience de l'homme qui sait son temps compté. Jusqu'à la rupture.

Au bout de vingt ans de vie commune, le couple d'Eric ne tenait qu'à un fil que sa compagne avait décidé de trancher. Il en avait presque été soulagé. La vie était trop courte pour se satisfaire d'une relation désormais sans partage. Soulagement mêlé de crainte : quinze ans avaient passé depuis le diagnostic et la maladie commençait à se manifester. Il allait se retrouver seul quand il aurait besoin d'être épaulé. Mauvais timing. Tant pis. Il faudrait faire avec.

Il avait très peu vécu seul au cours de sa vie et s'était vite aperçu qu'il n'aimait pas cela. Heureusement le travail était là. Et il avait rempli son temps libre le plus possible pour ne pas se retrouver face à sa solitude et à l'apparition des premiers symptômes.

Eric adore le jaune. Quoi de plus beau qu'un champ de tournesols dans le soleil déclinant de l'été ? C'est une couleur gaie, estivale, joyeuse, lumineuse. Sauf sur l'être humain.

Le jaune se marie mal avec la peau humaine. Elle a le don de la rendre triste, terne et inquiétante.

Désormais, le Mal en lui était visible. Par lui et par les autres. Il imaginait sans difficulté ce que pouvaient penser les gens. Il se souvenait d'un collègue, au début de sa carrière, qui avait été longtemps absent pour maladie. Il était revenu un jour voir ses copains. Souriant,

sympathique, il se disait confiant en un retour prochain. Son teint de cire disait le contraire et avait suscité hypothèses et questions muettes. Quelques semaines plus tard, tous avaient appris son décès. Particulièrement vivace dans ma mémoire, la scène se rejouait aujourd’hui mais Eric avait changé de rôle.

Ce que personne ne voyait, ce sont les crampes qui le terrassaient le soir. Les sportifs ont parfois des crampes à l’effort, lui découvrait les crampes au repos. La tombée du jour devenait un moment chargé d’appréhension car il les savait là, tapies dans l’ombre. De manière aussi subite qu’imprévisible, sa cuisse ou son mollet se contractaient et le supplice déformait son visage dans une grimace silencieuse. Un groupe de muscles déclarait violemment son indépendance et son cerveau mobilisait brutalement le reste de l’organisme pour essayer de reprendre le contrôle de la situation. La lutte pouvait durer plusieurs minutes. Il prenait alors des positions grotesques qui n’avaient d’autre but que de gagner cette épreuve extrême. La victoire finale revenait toujours au cerveau. Mais la mutinerie musculaire laissait son lot de courbatures.

La nouveauté était le prurit. Un mot qu’il avait découvert et qu’il avait dû chercher dans le dictionnaire. Des démangeaisons couraient sous sa peau de la tête aux pieds et le rendaient fou. L’impression que des insectes ont creusé des galeries sous l’épiderme et s’y promènent. Le jour, l’activité professionnelle lui permettait le plus souvent de faire diversion et de minimiser ses sensations. Mais il voyait arriver la nuit avec crainte. Le sommeil le fuyait. Il savait qu’il ne devait pas se gratter car c’est inutile et destructeur mais comment faire autrement ?

Alors que crampes et démangeaisons s’intensifiaient, il prenait parfois un bain brûlant en pleine nuit pour anesthésier la douleur. Vaine tentative.

Maintenant il doit lutter chaque jour contre ces attaques sournoises de la maladie.

Son esprit s’épuise, ses forces s’amenuisent. De plus en plus souvent il se voit lâcher prise et imagine sa mort. Toujours en y assistant de l’extérieur. Combien de personnes feront le déplacement pour son dernier voyage ? Il faut qu’il rédige ses directives anticipées avant qu’il ne soit trop tard. Il ne veut pas être inhumé, terrorisé par les légendes urbaines de gens qui se réveillent dans la boîte six pieds sous terre. Même si l’idée de se réveiller dans un four n’est guère plus rassurante. Quelle musique écoutera-t-on à ses funérailles ? Il faudrait qu’il fasse une playlist et aussi qu’il écrive un texte de départ...

De plus en plus souvent, il envisage même de provoquer la fin pour ne plus avoir mal. La balance Joie/Souffrance n’est plus en faveur de son existence.

Quand les douleurs lui laissent un répit, il pense aux proches qui l’aiment, qu’il aime et qui le retiennent à la vie. Sa fille, sa mère et depuis quelques temps cette collègue avec qui il se sent si bien.

Elle ne s’arrête pas à son apparence et ne le fuit pas malgré ce corps qui affiche sans détour la maladie qui en a pris possession. Elle semble voir en lui quelque chose d’intéressant. Cette attention échappe à la compréhension d’Eric, mais lui fait du bien.

Ils se sont d’abord vus de plus en plus souvent. Il aime être auprès d’elle. Il aimerait que cela puisse durer.

Mais comment se projeter ? Son corps ne lui appartient plus vraiment et n’a pas d’avenir. Son cœur rendu méfiant par un échec peine à se donner. Il n’est pas amoureux comme à vingt ou trente ans. Il ne se sent pas le droit de l’être. Pourtant il recherche la présence bénéfique de cette femme. Elle parvient à lui faire oublier ses idées noires et l’aide à affronter les maux de ses nuits. Un lien fort se tisse imperceptiblement. Il a des scrupules à l’embarquer dans sa

galère, les serments n'y ont pas de place. Il sent que sans elle, il aurait déjà lâché prise. Petit à petit, il lui a cependant laissé une place à ses côtés et ils se sont installés ensemble. Mais ils ne parlent pas d'amour.

Au bord du fleuve indolent, Eric regarde les algues qui serpentent mollement dans le courant de la rivière puis ses yeux se posent sur ces êtres qui lui sont chers, si vivants. Et il sait, en son for intérieur, que pour lui c'est la lutte finale. Mais il n'entrevoit pas de lendemains qui chantent. Game over.

Il est très bien suivi médicalement. Depuis peu inscrit en urgence sur la liste d'attente de greffe, mais son état s'est dégradé tellement vite qu'il ne parvient plus à croire à une issue positive. Le délai moyen d'attente est trop long, il ne tiendra pas. L'amour qu'il donne et reçoit, son goût pour tous les plaisirs de la vie ne suffisent plus. Tout paraît terne à regard. La grisaille l'envahit, comme si la Mort prenait déjà ses quartiers pour un hiver sans fin.

Ils viennent de s'asseoir pour dîner. Sans sel, sans plaisir, sans appétit. La télé diffuse des informations aussi moroses que l'esprit d'Eric quand la sonnerie du téléphone retentit.

Il est vingt-heures et huit minutes : « Monsieur Bomchard ? Il faut que vous veniez immédiatement à l'hôpital. On vient de recevoir un foie pour vous. Il faut encore que le chirurgien l'examine attentivement pour être sûr de la qualité du greffon mais nous devons vous préparer au cas où ».

Son amie le sonde du regard. Elle a compris. Ils se lèvent et partent précipitamment. Ils roulent quand même prudemment. Ce n'est pas le moment d'avoir un accident ! Ils ne parlent pas. La gravité de l'instant se passe de mots.

Le voile gris qui l'enveloppait se déchire, les douleurs et les tensions se font oublier. Vivre. Il va peut-être vivre !

Très vite, il est pris en charge, installé dans une chambre et une nouvelle attente commence. La chape de plomb qui l'étouffait peut retomber à tout moment. Un verdict négatif sur le greffon l'anéantirait. Les minutes puis les heures s'étirent impitoyablement. Enfin viennent les paroles libératrices : « c'est bon, on descend au bloc ».

D'une manière ou d'une autre, c'est la fin du calvaire. Dernier échange de regard, La crainte et l'espoir au fond des yeux. L'instant est d'une intensité rare. Dernier baiser, « A tout à l'heure ! ».

En cet instant, il n'a qu'une pensée : s'il s'en sort, il vivra pleinement chaque instant et aimera cette femme sans retenue.